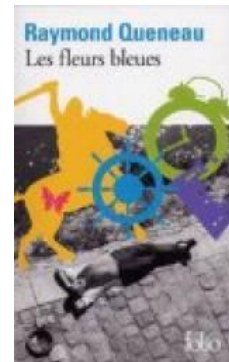


Pour que le rêve continu(e) ...

Assise à mon bureau devant mon ordinateur. Une page blanche sur mon écran. Mes doigts parcourent le clavier. Ne suis-je pas en train de rêver ? Tout me permet de douter. Chaque soir, je m'endors en pensant à ce que j'écrirai le lendemain. Les idées me viennent souvent avec le sommeil. Et si en ce moment je ne faisais que continuer un rêve... Ne pouvons-nous pas nous imaginer parvenir à continuer un même rêve d'une nuit sur l'autre ? Nous aurions alors comme deux vies. Finalement, laquelle serait plus réelle que l'autre ?

Interrogé à la parution de son livre *Les fleurs bleues* en 1965¹, Raymond Queneau explique qu'il a commencé à écrire son roman à partir de ce principe du *rêve continu*. Quand « *on se souvient d'un rêve et, la nuit suivante, on essaie de le continuer. Pour que ça fasse une histoire suivie* » comme l'explique un des personnages. L'auteur de *Zazie dans le métro* n'a pas dérogé à ce principe. Il nous plonge dans un univers onirique et loufoque dans lequel on prend un réel plaisir à se noyer.



« *Les fleurs bleues* »
de Raymond
Queneau, 1965.

Comment résumer les événements des *fleurs bleues* ? La vraie question serait plutôt : peut-on résumer les événements des *fleurs bleues* ? Cidrolin habite une péniche immobile près de la « ville capitale ». On apprendra qu'il s'agit de Paris. A cinq cent mètres en amont il y a un « *camp de campagne pour les campeurs* ». La vie de Cidrolin semble parfaitement circulaire. Occupé par son inactivité, « *il trouve toujours quelque chose à ne rien faire* ». Il boit de l'essence de fenouil avec de l'eau plate, il mange, il repeint sa barrière régulièrement recouverte de graffitis injurieux. D'ailleurs, qui est cet inconnu qui souille la clôture ? Le mystère est entier... Et puis il fait la sieste, souvent. Et durant ses siestes il rêve...

Il nous semble qu'il rêve du duc d'Auge... A moins que ce soit le duc d'Auge qui rêve de lui ? On ne sait pas trop, et tout est mis en œuvre pour nous faire douter. Car le duc d'Auge aussi rêve... :

« Je rêve souvent que je suis sur une péniche, je m'assois sur une chaise longue, je me mets un mouchoir sur la figure et je fais une petite sieste. »

Mais contrairement à celle de Cidrolin, la vie du duc d'Auge est loin d'être immobile et circulaire. Entouré de ses deux « chevaux » parlants Stène et Stèphe, de Mouscaillot et de son frère Pouscaillou, de son chapelain Onésiphore Birotin et de l'abbé Riphinte, il voyage. Il voyage à travers le temps et l'espace. Dans le temps, on fait sa connaissance à la première page du livre, en 1264. Puis, avec ses acolytes, il fera des bonds temporels de cent soixante-quinze ans jusqu'à l'année 1964... année dans laquelle vit justement Cidrolin. Dans l'espace, on le retrouvera, entre autres lieux, dans la « ville capitale », dans les grottes du Périgord à la recherche des « *préadamites* », en Espagne suite à la prise de la Bastille...

Dans cette continuelle alternance des deux récits, celui de Cidrolin et celui du duc d'Auge, difficile de déterminer qui rêve de qui. La confusion est totale.

Pourtant si on est désorienté, l'auteur ne nous perd jamais complètement. Le sommeil des personnages lie les deux récits et les siestes répétitives de Cidrolin donnent au lecteur des points de repère pour les changements d'époque du duc d'Auge.

¹ <http://www.ina.fr/video/I00011509>

On est plongé dans un univers déconcertant mais fabuleux, instable mais merveilleux. L'incertitude est féérique. Dans cet univers on rencontre des personnages insolites, presque inquiétants, dont les chevaux bavards qui lisent *l'Illiade* ne sont pas les moindres.

Si le temps et l'espace sont perpétuellement bouleversés, le langage ne l'est pas moins. D'ailleurs, la multitude de jeux de langage absorbent une grande partie de l'attention du lecteur. Queneau, poète virtuose de la langue, nous régale avec les mots. Il les manie dans tous les sens, les transpose, les colore de teintes nouvelles, les invente même. Les mots voyagent et leur rencontre produit des effets inattendus.

Ce pataphysicien fondateur de l'Oulipo tisse un « patchwork » d'expressions d'époques et de registres les plus divers, de la langue ancienne au parler populaire contemporain, du langage familier à la langue savante. Le heurt des langages produit une explosion tout à la fois comique, burlesque et poétique.

Les anachronismes lexicaux abondent, les néologismes et les archaïsmes cohabitent. Dans ce joyeux méli-mélo des époques, Queneau nous embrouille, certes, mais nous amuse surtout. Amusé, on l'est également par la transcription orthographique de sigles et autres phonétisations poétiques : ainsi, en 1964 on habite des « *achélèmes* », un travailleur de la RATP est un « *ératépiste* », tandis qu'au Moyen-Age, les « *compagnies royales de sécurité* » sont des « *céhèresse* ».

Les fleurs bleues c'est aussi un feu d'artifice de calembours (mon préféré : « *Nous n'allons pas en Égypte (à quoi na sert?)* »), de contrepèteries et de jeux de mots qui nous enchantent de la première page à la dernière.

Les fleurs bleues c'est encore un foisonnement de tons, de styles, de figures de rhétorique. L'auteur-poète bouscule la syntaxe des phrases, joue sur les sonorités et se joue de l'orthographe.

Les fleurs bleues c'est également un florilège de genres littéraires que le roman parodie. Des parodies qui donnent lieu à des moments savoureux, comme au chapitre VIII :

«- Évidemment, dit le duc à haute voix pour se tenir compagnie, *j'aurais pu joncher mon itinéraire de petits cailloux blancs, mais, d'une part, je n'en avais pas sous la main et, de l'autre, ça m'avancerait bien maintenant qu'il va faire nuit, et même nuit noire. / Effectivement, il fit noir, et même nuit noire. Le duc s'obstinait à cheminer, mais tombait dans des fourrés, ou s'écrasait le nez contre des chênes séculaires en poussant des hurlements de rage et en jurant de la façon la plus malséante qui fût, sans respect pour la nocturne beauté de ces lieux. Il commençait à en avoir marre, mais vraiment marre, lorsqu'il aperçut, piquée sur le sombre satin des ténèbres, une lueur [...] une chaumière [...] je suis perdu comme un pauvre petit poucet [...] il veut pousser la porte (n'est-il pas sur ses terres?) mais la porte résiste : la lourde est bouclée [...] Aussitôt la porte s'ouvre comme par enchantement et une radieuse apparition fait son apparition... »*

Les fleurs bleues c'est enfin un roman ludique, un vrai jeu de pistes pour le lecteur. Le texte est parsemé de citations et d'allusions comme autant de petits cailloux plus ou moins voyants sur des « *chemins heideggériens* ». Dans cette lecture onirique, on croise Rabelais et Rousseau, la Bible et la mythologie grecque. Une multitude de références culturelles qui sont souvent seulement suggérées, parfois même voilées, mais toujours aussi plaisantes à retrouver.

On aurait voulu parler des récits des combats du duc qui empruntent au roman de chevalerie et à l'épopée, de l'entrée du Duc et de l'abbé Riphinte dans les grottes du Périgord, vraie parodie de roman d'aventure, ou encore de l'histoire d'amour entre Cidrolin et Lalix. On aurait voulu s'attarder sur le gardien du « *campigne* », également concierge d'immeuble et justicier, grâce auquel on découvrira qui est l'auteur des injures sur la clôture de Cidrolin. Plus encore, peut-être, on aurait voulu évoquer la

longue description de la casquette du patron du bar Biture, description d'une minutie exagérée dans laquelle la logique est mise à mal :

« *Il porte une casquette carré semi-ronde ovale en drap orné de pois blancs. Le fond est noir. Les pois sont de forme elliptique ; le grand axe de chacun d'eux à six millimètres de long et le petit axe quatre, soit une superficie légèrement inférieure à dix-neuf millimètres carrés...* »

Mais comme on ne peut pas tout dire d'un livre si riche et si fantaisiste, on vous conseille de le lire. Pendant ce temps, nous, on s'empresse de le relire.

Car *Les fleurs bleues*, c'est comme lorsqu'au petit matin on voudrait prolonger un rêve qui va s'évanouir dès que nos yeux se seront ouverts. On ne veut pas que ce rêve littéraire prenne fin. On a rêvé avec Cidrolin (ou avec le duc d'Auge ?) et on aurait voulu que Cidrolin continue de rêver.

Alors, permettons-nous de pasticher Queneau : *hop, au livre !* Emparez-vous des *Fleurs Bleues* pour que le rêve continue ...